

chapitre 18 : Guerre et bruits de guerre vers Pâques.

Je lus dans le livre :

"La lutte entre les deux principes contraires de l'oeuvre est véritablement horrifique. Mêmement le virulent champion sulfureux garde la puanteur de la matière suspecte de laquelle il est issu, même le principe mercuriel immobile et calme, montrant par là son origine astrale et céleste, accuse tous les coups. Ce pugnace affrontement se fait dans de retentissants et répétés combats. Toutefois icelle immobilité du mercure aura finalement raison du soufre l'insensée agitation. La mort d'icelui surviendra promptement et on lui arrachera les yeux sans tarder. De cet antique combat des sages d'autres ont plus sçavamment glosé. Cousin Savinien de Cyrano-Bergerac est parmi eux...

...l'approche de Pâques pour le chrétien alchimiste est vraiment éprouvante. "Avoir le coeur comme en Carême", assurément tu sauras ce que parler veut dire...

...Tu te hâteras lentement dans la voie choisie, certes. Mais sache que tu devras inévitablement passer par les deux autres pour obtenir à terme la sagesse parfaite d'Hermès nommé pour cela Trismégiste. Et pourquoi parlant de tel ou tel autre chemin les adeptes disent modestement "je le connais par devoir mais ce n'est pas ici mon chemin" comme tu as dû l'entendre parfois, sinon parce qu'ils font allusion à cette nécessaire triple perfection ? Mais rassure toi, une fois suffit en une quelconque manière pour tout retrouver du reste. Et préférable t'apparaîtra alors le choix de la voie brève, car plus simples et paradoxalement rapides, seront les autres moyens."

En rentrant à Montpellier, et j'avais eu beau dire à "La Sole" sur ce sujet, tout recommença, encore une fois, de l'oeuvre. Je ne voulais ou ne pouvais pas voir encore que, malgré tout, tout avait subtilement changé. C'était le coup de l'escalier en colimaçon, de la spirale en volume. Imaginez un énorme escalier en rond, montant à l'intérieur d'une tour. De temps en temps, une petite fenêtre vers l'extérieur. Vous montez, montez, et faites le tour du paysage, vous le voyez bien. Mais, au bout d'un tour complet, vous refaites à chaque fois l'examen du panorama, secteur de

fenêtre par secteur de fenêtre. Pourtant, subtilement, tout change peu à peu, au fur et à mesure de votre ascension. C'est la même chose, c'est vrai, mais les détails s'estompent, et les lointains apparaissent de plus en plus. Au sommet, d'un seul regard, tout devrait s'embrasser. Mais je ne savais pas si je pouvais dans cette vie arriver jusque là.

Ce qui ressemblait au passé, à l'année dernière à la même époque, c'est que Gaëlle et ma mère avaient fini, au bout de quelques jours, par rentrer en région parisienne, et que je me retrouvais seul, à nouveau, à Montpellier, auprès de Gladys.

Encore quelque chose de connu : les cybéliens me recontactèrent sans que je le demande (on s'en doute !).

En l'occurrence, ce cher psychologue, toujours de bonne humeur, Pradal, m'appela un jour vers midi, pour me demander un rendez-vous. Habilement il cherchait à m'amener à ses fins ou tenter d'éviter ce qu'il redoutait, je ne sais. Mais les deux intentions vont tant ensemble, chez ces gens là, vous savez ! Il voulait, disait-il, mieux comprendre pourquoi le "chef", Perdro, ne voulait pas trop de mon retour dans le stage. En outre, l'ensemble de mes notes manuscrites de la dernière semaine l'intéressait. J'acceptai, sans rien lui dire de ce qui m'avait été volé. Il était inutile de s'étendre au téléphone sur les détails. D'autre part, refuser aurait été suspect de ma part, la peur n'évitant jamais le danger ! Nous prîmes donc un rendez-vous, dans un certain lieu en plein air, un des plus curieux stades de la ville. Mais en plein jour, et, bien sûr, un mercredi, jour où je savais que beaucoup d'étudiants venaient s'entraîner là, et où les gars, sur les gradins, encourageaient ou surveillaient les progrès athlétiques des copains en bas, en attendant souvent de faire de même.

Ce qui était moins habituel pour moi, fut que je m'intégrai pleinement et de mieux en mieux dans la vie liturgique de la paroisse orthodoxe, laquelle, par chance, utilisait le même calendrier que la majorité des chrétiens de France et d'Europe occidentale, ce qui n'était pas le cas en Orient, par exemple. Dans ce courant spirituel, je me sentais bien, et je ressentais vraiment, de plus en plus, combien était difficile et éprouvante cette manière d'accompagner le Christ jusqu'à Jérusalem. Et pour arriver, comme le dit l'Evangile, précisé et résumé par

le symbole de Nicée, "qu'il y soit livré, qu'il y meure et qu'il y ressuscite".

Dans le même temps, je repris, parallèlement, mon ouvrage alchimique. Je me souvins heureusement de la présence, à la cave de la maison, d'un coffre venant de mon grand-père, qui n'avait jamais pu finir la voie sèche. En fouillant dedans, j'eus la chance de trouver ce que je cherchais. Je récupérai le contenu de la malle, essentiellement des minéraux et des cristaux, plus ou moins purifiés. Tout cela avait été gardé soigneusement, dans tous les déménagements successifs de la famille. J'avais vraiment l'impression d'assumer la suite d'un très ancien héritage généalogique. Il me fallut quelque peu changer la structure de mon petit laboratoire, dans ma chambre. Mais, vous le savez : "A coeur vaillant, rien d'impossible !"

Le temps était grisâtre et froid, ce qui n'encourageait certes pas à l'enthousiasme. A part quelques belles et rares journées de soleil, le temps, en occitanie du sud, avait choisi de ressembler au climat d'Ile de France en la même saison, d'ailleurs pire cette année là que d'habitude.

Ma déprime monta d'un coup, le jour où le tribunal civil clôt officiellement mon divorce. Curieusement, depuis mon exclusion volontaire du stage, je n'avais reçu aucun argent, et comme je n'avais aucune réserve pécuniaire, je dus me contenter de l'avocat d'office, pour ce grand jour si attendu et si douloureux. Evidemment, ma défense fut, dans ces conditions, mollement soutenue, ou plutôt elle fut le fait maladroit d'un débutant au Barreau. Du coup, tous les biens passèrent à Gudule, mon ex, ou bien furent vendus à l'encan¹.

Je dus même, pour faire face en solde de compte, vendre ma chère voiture. Ce qui m'occasionna, d'ailleurs, une difficulté supplémentaire, n'étant pas tout à fait arrivé à la fin de mon prêt. Chose curieuse également, le syndic commis pour la vente des biens fut étrangement haineux à mon égard. Et les cadres en haut lieu à Paris, concernant la gestion du prêt de mon véhicule, furent bizarrement incompréhensifs. Heureusement que j'avais un ami à ma banque personnelle ! Mais toujours naïf, vous savez, bien que sachant la mésaventure qui arriva à Ramon, au début du stage, je ne voulus pas voir autre chose qu'un mouvement général,

¹l'ancan

une sorte d'effet de "Carême" imprégnant en profondeur l'ambiance du pays, et qui déteignait² sur moi.

Je me remis à faire du sport pour tenter de lutter contre cet effet déprimant flottant partout dans l'air ambiant. Et, pour me secouer un peu, j'entrepris donc ce jour là, il faisait exceptionnellement beau, de faire un long footing à travers la banlieue de la ville, pour atteindre le stade dont j'ai parlé, et reconnaître ainsi les lieux du rendez-vous avec Pradal, pour le surlendemain.

Tout en faisant quelques tours de piste, je ne remarquais pas les coureurs, qui souvent me doublaient. A un moment, concentré sur l'effort, je sentis une présence, plus insistante que dans les habituels dépassements. Tout en courant je vis, à mon niveau, en short et maillot, tout comme moi, le jeune adepte du jardin. Il suivait mon rythme, d'une foulée impeccable. Tout souriant, il me serra la main en disant :

"Salut, moi c'est Jacques. Ca va ?"

Bien sûr que non, ça n'allait pas ! Mais je préférais en parler tranquillement. Apparemment, lui, non. Il voulait entamer la conversation tout en courant. Perfidement, je montai l'allure progressivement, croyant qu'il allait s'essouffler ainsi. Mais pas du tout ! Il avait la forme, et mieux que moi encore !

Bref, sur ce mode là, il m'expliqua, que "des choses se préparaient", et que je devais tenir bon (tu parles, c'est lui qui m'essoufflait maintenant !). Je lui expliquai de manière hachée mon rendez-vous du surlendemain. Il se tut, mais sans faiblir l'allure. Puis il se lança dans une galopade éperdue pour finir le dernier tour du stade. Et, bien sûr, je ne pouvais que le suivre de loin. Il avait dû faire là, quasiment, la performance d'un athlète de niveau olympique !

Nous finîmes ainsi l'exercice, et je le rejoignis tout époumonné, plus que lui. Je ne savais pas que l'alchimie, ça entretenait le souffle ! Lorsque nous fûmes près de la tribune, et nous marchions maintenant, je dus m'acrocher à la barrière, alors que j'essayais, toujours aussi vainement, de tirer sur mes poumons, suite à l'effort trop violent qu'il m'avait poussé à faire. Lui, évidemment, vite revenu à l'agitation

²détaignait

thoracique d'un rat de bibliothèque au milieu d'un livre passionnant, me fit une grande tape dans le dos, tout en me signalant ma "petite forme" actuelle. (grr !). J'entendis alors un gros éclat de rire venant d'un groupe de jeunes hilares, sur les gradins. C'étaient les huit autres inconnus, en jeans et baskets, rigolant et m'envoyant de grands saluts, de loin !

Jacques fit donc les présentations, et ce furent les habituelles effusions, bisous, etc. On eût dit, vraiment, que nous étions un groupe d'étudiants. Mais derrière les regards malicieux, toute une vie cachée était là, je le sentais... Il ne fallait pas s'y tromper. Et ça gazouillait, ça pépiait même, entre tous les gars et les nanas, il fallait voir ça !

"Tiens, me dis-je alors, quelque chose a changé, il me semble que je fais partie plus ou moins de la bande maintenant !"

Nous parlâmes, dans une certaine tension. J'appris ainsi que c'était eux qui, "par un moyen, ou un autre" (sic), avaient dérobé mes notes dans la voiture, "pour protéger l'essentiel" (re-sic). Les fameuses feuilles de papier sortirent d'un sac à dos, et on m'expliqua, alors, comment on pouvait décrypter ce que j'y avais mis d'important, et sans le savoir. Je reçus ainsi ma première leçon, base d'une autre graphologie, plus vraie, plus sûre que celle qui traînait dans les cabinets de recrutement. Je vis ainsi combien, et en quoi, j'avais pu être prophétique, et, ô horreur, que j'avais dévoilé une partie des installations secrètes de la "Hiérarchie Lumineuse", disons-le comme ça, ainsi que certains des projets mondiaux immédiats de celle-ci, pour les mois et les deux années à venir. J'étais atterré. Surtout, comment pouvais-je savoir tant de choses, et ne pas m'en rendre compte ?

J'entendis alors une voix féminine issue du groupe, qui me dit :

"Il dévoile tout Ses secrets à ceux qu'Il aime. Notre hiérarchie n'est pas une armée à l'image des terrestres. Le Général en Chef vient souvent parler aux simples trouffions. Souvent en secret, d'homme à homme-dieu !" Et elle voulait parler du Maître.

Une stratégie fut donc mise au point pour berner l'adversaire. Je pris, tout en riant, quelques feuilles de papier. Les adeptes s'en

tapèrent les cuisses, croyez-moi, lorsqu'on monta, ensemble, le canular graphologique de mes fausses notes de cours ! Cependant ils devinrent tous sérieux quand je voulus leur remettre les vraies notes.

"Non, dirent-ils, c'est à toi, fais-en bon usage au moment venu." Derrière les visages juvéniles, je sentis alors autre chose, comme de sages vieillards, qui souriaient, maintenant, doucement, au petit jeunot que j'étais. Puis tout s'effaça soudain. Je ne vis plus devant moi qu'une bande de copains.

Nous nous embrassâmes pour la séparation.

"Quand vous reverrai-je ?" lançai-je un peu inquiet.

"Pendant les combats de la guéguerre ! C'est qu'on aime bien comploter, nous !", me dit énigmatiquement le nommé Jacques, tout en se tenant les côtes tellement il riait franchement (et tous reprirent en chœur³), de ma soudaine suspicion à leur égard. Décidément, il devait m'avoir à la bonne ! Je rougis, un peu fâché malgré tout, je l'avoue. C'est que j'avais tellement l'impression d'être le malheureux selon Sacha Guitry !

"Pour faire une bonne plaisanterie, il faut être au moins trois. Celui qui la lance. Celui qui l'attrape. Celui qui ne la comprend pas."

Le surlendemain, bien que le jour ne s'y prêtât pas, je choisis de prendre une tête de... Carême pour mon rendez-vous avec Pradal. Malgré le chaud soleil, je pris un pas lent, en tenue de ville, et certes pas le jogging sportif. Evidemment, le psychologue était jovial. Mais je me méfiais, surtout quand vint en douce la tentative d'hypnose. Je fis le dérangé mental, tellement fixé sur son obsession que rien ne pouvait l'atteindre, en tant que suggestion. Il choisit alors la plus... "classique" attitude du grand frère, essayant de soutenir le "morâl" du "câdett" que je devais être pour lui. Sa défense baissa un "brrèf" instant, le temps pour moi de voir en lui une scène d'il y a vingt ans, "probableumînt", dans un infernal soi-disant monastère thibétain, quelque part vers le Népal. Lui devait être tout jeune à ce moment là, avec quasiment tout le temps le "pétard" de hash. au bec. C'était au temps des hippies, et il était assis en tailleur, avec déférence, devant un sinistre vieillard, satanique et cruel, qui l'avait complètement subjugué et lui

³coeur

distillait quand même un enseignement sur l'hypnose, en anglais, je crois. Ce fut bref, mais clair. Je ne sus pourquoi, mais le tableau disparut alors de ma conscience, d'un coup, non de ma mémoire, tel un pigeon voyageur parti soudainement pour une nouvelle correspondance. Tout ce que je vis ou sentis ainsi à partir du relais de ce souvenir, toute la stratégie gallique de la ville de xxx en ce moment, parut à mon regard intérieur, au fur et à mesure, sans qu'il s'en aperçût le moins du monde. Tout partait aussi au fur et à mesure, comme une volée de colombes, lâchées l'une après l'autre. Ceci me facilita le travail. Et il parlait, parlait, parlait. Tandis que ma tâche de fond de malade obsédé marchait toujours, et le bernait d'autant, je faisais des efforts pour voir chaque détail, chaque lambeau de sa propre mémoire, sans m'attacher à rien, sinon tout serait cuit, plié, je le savais. Pour ça, ma légendaire curiosité me talonna heureusement bien. Nous en vîmes aux fameux papiers, les truqués, que je lui remis. Il vérifia en moi si une photocopie avait été faite. Je lui dis que non, et c'était vrai. Mais, comme il scrutait un peu mieux (aïe, il allait voir le reste !), une aide me vint *de l'extérieur*. Je me vis soudain en train de vouloir cacher, cacher, mais ce n'était plus ce que vous savez, seulement le fait que j'avais, on ne sais jamais, photocopie toutes les notes manuscrites de mon cours (c'était vrai), avec un faux souvenir (mais j'étais seul à savoir ça), en plus : la remise de cette copie à un collègue du stage, un de ceux, tiens, dont je n'ai jamais parlé, et ce pour l'aider. Il faisait partie, ce gars là, de ces insipides qu'on ne remarque jamais dans⁴ un groupe. Pradal me dit alors, et je fus soulagé :

"Tu peux garder cela, c'est pas important, on veut seulement tes notes du jeudi pour en faire un bouquin, avec celles des autres."

Et toc ! Je vis, et cela disparut soudainement comme un pigeon, ou plutôt un faucon, maintenant. Je vis le groupe de la ville de xxx au complet, ses contacts avec le milieu politique parisien, l'homme politique célèbre, "le visiteur du soir", et ses amis de la capitale. Mais l'être à la voix grave, qui me fit tant peur, me parut flou, comme si Pradal, lui-même hypnotisé, ne savait pas qui c'était vraiment.

Toujours avec l'apparence joviale du gars, et son accent de rugbyman, on en vint aux derniers "conseils" sur le ton du "grand frère".

⁴dasn

"Remets ta démission, c'est ce que tu as de mieux à faire, et oublie tout. Tu trouveras mieux : un autre stage⁵, la prochaine fois."

Soudain, une onde de colère me prit, et je ne sus d'où elle venait, d'un quelconque processus refoulé sans doute. Elle me poussa à une maladresse. Mais⁶ fut-ce vraiment une erreur ? Je répondis aigrement :

"Je pourrais tout dire aux autorités de tutelle du stage, si je voulais, tu sais !"

Une peur, la fameuse peur panique cybélienne, s'afficha alors sur son visage. Mais j'adoucis le ton, parce que je sentais là que j'étais peut-être allé trop loin :

"Oh, après tout, cela ne vaut pas le coup. Je crois que je vais suivre ton conseil. Peut-être même chercher du travail à l'étranger. Loin d'Europe en tout cas."

Il reprit son calme, me complimenta sur le fait que j'étais raisonnable. Je lui dis alors d'intercéder pour moi, en particulier avec cet âne de Perdro, buté dans sa colère, afin d'avoir un papier de fin de stage correct. Il me le promit.

Il poussivit alors, étrangement calme :

"Mais personne ne t'en veut, Gilles. Tu as fait ce que tu as pu ! Tu peux beaucoup mieux. Ton manque de stabilité, seul, fait qu'on n'a pas encore confiance en toi. Après tes frasques, tu n'a plus de crédit confiance chez nous, vois-tu. En tout cas, attends-toi à te voir contacté par les "autres"." (sic)

Je l'interrompis soudainement, car je ne savais pas de quoi il voulait parler. Sottement, à ce moment là, je pensais au fameux parti politique honni de tous :

"Eh bien, je les attend de pied ferme !"

Et je lui révélai, du coup, et à mon corps défendant, un point égrégorique précis de la région, qui recoupait les projets politiques

⁵sage

⁶MAis

nationaux de certains partis. A ma honte d'ailleurs, car je me voulais et me veux toujours un "hérald d'armes" moderne, neutre, absolument neutre, de ceux, autrefois, que furent certains de mes ancêtres, qui vérifiaient, et pas seulement dans les tournois, les règles du jeu de la guerre. Ils avaient, certes, leur opinion et leur choix intérieur, sur un camp donné, car c'étaient d'abord des hommes. (Dans certains cas graves seulement, et c'était alors leur droit le plus absolu, ils se devaient de prévenir, au plus haut niveau si besoin, n'importe quelle autorité, à ce moment là précis des parties. On dit même que, un peu prophètes, ils avaient l'oreille du Ciel). Mais ils restaient, par devoir de leur charge, seigneurs libres, et indépendants de tout argument partisan. Trompette en main, sans armes, ils devaient annoncer les trêves, les déclarations de guerre ou les solennités ouvertes de la paix. Une flèche à leur adresse aurait mis l'imprudent au ban de toute la société, avec la confiscation de tous ses biens. (En outre c'est risqué, avec un prophète, croyez-moi, et ce pour des raisons très précises.)

Aujourd'hui, vous savez, on fait de même avec les supporters indéclicats qui s'en prennent aux arbitres des matchs de foot. Les sanctions peuvent durer des années pour le club fautif ...

Mais, que voulez-vous, je commis cette erreur dont je parle à cause de ma colère. Aujourd'hui, il n'en va plus de même, je ne bois plus souvent de ce vin là, et je me marre plutôt de tous les coups bas que je remarque, sans jamais rien dire, dans les jeux, et tout ce qui traîne partout. Le niveau du tas de sable, vous dis-je !

Pradal me quitta donc sur une poignée de mains, car il devait parler à un jeune athlète, là bas, loin de la tribune où nous étions assis. Il ne s'occupa plus de moi et, traversant la pelouse en son entier, il rejoignit le jeune sportif, qui se leva et se mit à l'écouter, attentif comme on le voit sur les céramiques athéniennes : le jeune homme, debout et grave, écoutant la leçon du vieux maître assis sur son siège.

Je regardai, à l'abri du soleil, depuis un coin écarté de la tribune, toute l'agitation, en bas, les discussions des gars et des filles qui commentaient, ou attendaient leur tour sur la piste d'entraînement. Personne ne me remarquait de si haut. Pas davantage l'homme assez âgé, un peu bedonnant, la tête assez chauve, en jogging et baskets, un peu plus loin et qui m'observait attentivement. Il me rappelait quelqu'un...

surtout l'anneau à l'oreille. Son regard finit par me gêner. Un relent de toilettes douteuses, si vous voyez ce que je veux dire. Je finis par me lever, avec l'intention de lui sonner quelques cloches, et lui remémorer les bases élémentaires de la politesse. Lorsque, soudain, en m'approchant, sans que personne ne constate tout ce manège, comme si nous étions subitement seuls tous les deux, je vis une chose incroyable :

En fondu-enchaîné le cinquantenaire disparut. Et, en une seconde environ, il fut remplacé par une silhouette jeune, mince, à la chevelure sombre et frisée, le tout avec les mêmes vêtements de sport.

Hilare, se tapant ostensiblement la cuisse, comme d'une bonne plaisanterie, je reconnus Jacques, le jeune adepte du groupe des neuf !

"Non, ce n'est pas de l'hypnose ! C'est un vieux truc alchimique ! Tu le connaîtras peut-être un jour. Mais il faut salement souffrir pour ça ! Surtout psychiquement. Le plus difficile, c'est de travailler au niveau des vêtements, pour les modifier et changer d'habits. La mémorisation du corps est plus facile."

Tout souriant, il me regarda droit dans les yeux. Je me dis alors : "Mais quel âge peuvent avoir ces gens ?"

"Celui qu'on veut, même vieux, moche et tout rabougri, comme ce pauvre Julien. Il fait cela par ascèse, lui. Qu'il dit ! N'empêche que ça fait bien rire tout le monde !"

Mais je ne savais pas encore de qui il voulait parler.

J'allais lui poser toute une série de questions lorsque, d'un coup, il disparut complètement à mes yeux. Plus là ! Rien. Soudain, je sentis un regard au loin. C'était Pradal, qui, me voyant me retourner, me fit un signe de main, de loin. Puis il reprit sa conversation avec l'athlète, tandis que, complètement déboussolé, ne comprenant plus rien, j'allais repartir, vraiment seul cette fois.

Derrière, j'entendis la voix de maître Jacques, l'adepte farceur.

"Il entraîne par l'hypnose un sportif."

Je me retournai et revis l'alchimiste, cette fois présent, faisant même craquer le banc de tout son poids ! Mais il continua :

"Ne te branche pas sur lui, sinon, il va encore regarder vers toi. Vite, descendons et partons !"

Et il redisparut, encore, aussi soudainement que lors de la première passe. Le psychologue, cette fois un peu inquiet, commençait à me sonder pour savoir ce que je faisais toujours là haut, sur ma tribune. Sortit alors de moi, je ne sus comment, une fixation hystérique que je ne me connaissais pas, de celles qui feraient croire que je parlais à un invisible interlocuteur. Il fut rassuré, tandis que je descendais ostensiblement, pour quitter définitivement le stade. Alors que je n'étais pas encore sorti, j'entendis, très nette, une voix goguenarde dans ma tête :

"Eh oui ! Ne sais-tu pas que nous faisons séjour visible et invisible ?"

J'étais complètement dérouté en franchissant le portail. De dehors, dans la rue, j'entendis une course rapide et sportive, avec crissement de gravier, venant des abords du stade. Je me retournai. L'adepte Jacques, dans son style impeccable, sortait à son tour pour me rejoindre ! Tout en essayant de remettre de l'ordre dans sa tignasse rebelle au vent, (et moi dans mes idées !) il m'adressa quelques politesses, maintenant sérieux :

"Nous te remercions pour ton aide. Tu as été un super chouette de bon canal. Et ils ne se doutent de rien, en plus !"

Je ne compris pas sur le moment. Soudain, tout s'éclaira. La si facile absorption de mes scrutations sur Pradal, et leur apparente disparition (je me rappelais, de tout)... mais cela venait de lui, sûr !

"Eh oui ! Je t'ai poussé quelque peu. Mais pas trop. D'ailleurs, ton être profond me l'avait dit, que tu étais entièrement d'accord. Grâce à toi, *tous en ce moment, même dans le monde et ailleurs, savent* les projets de ces cons. Ca va camphrer, crois moi !"

J'étais abasourdi, et encore un peu plus, à cause du chaud soleil de cette fin de matinée, du bruit du trafic sur l'avenue. Je revins alors à la charge :

"Mais comment tu fais ça ? Et les autres, aussi ?"

"Patience ! répondit-il, tu sauras tout plus tard. Je suis pressé maintenant. Salut ! A la revoyure, plus tard avec les autres copains ! Et courage ! Tiens bon, pour la suite des événements !"

Puis il me quitta, avec une claque dans le dos telle, que je me mis à avaler de travers et à tousser. La vieille dame, qui me croisait à ce moment là, me demanda de faire attention à ma gorge, tout en me montrant la pharmacie proche, puis baragouina quelque chose comme : "Y'en a qui exagèrent un peu !". Et elle suivait d'un regard outré, la brave mamy, le jeune adepte qui repartait en courant sportivement, d'un pas de marathonien !

Rentré à la maison, cassé, craqué, scié, achevé, je me mis à ma bonne vieille méthode de cure : une bande dessinée, un verre de whisky et hop ! au lit. Le breuvage me fit du bien, d'autant que j'avais encore la gorge irritée d'avoir tant toussé. La sieste que je m'offris d'office me fit encore plus de bien.

Elle fut interrompue par le téléphone :

"Salut, c'est Paulicien, je ne te dérange pas ? Je voudrais te demander quelque chose."

Que me voulait mon sympathique ami de bringue, l'infatigable routier, "chef" de syndicat, habitant la petite ville lointaine qui prisait tant les petits⁷ régules ? D'où pouvait-il m'appeler, lui qui sillonnait tout le pays, sinon l'Europe entière ?

"Voilà ! Il me faut absolument l'adresse de l'école de ton stage."

"Mais pourquoi tu veux ça ? Et comment tu sais que je fais un stage, d'abord ?"

"T'occupe ! C'est pour mon jeu avec les copains de la C.B, tu sais, sur la route."

Un peu alerté par une sorte de "tiens, tiens" intérieur, je lui transmis les coordonnées et l'endroit exact, bref tout ce qu'il voulut, sans trop demander grand chose. Pressé (comme toujours !), il raccrocha rapidement. Ca lui ressemblait bien, à Paulicien, ce genre de demande à

⁷petis

n'importe quelle heure du jour. Autant cela pouvait être une demande vaine, autant cela pouvait être l'invite surprise à une soirée chez les amis, là bas, et sur le champ encore ! Généreux, ça, il l'était, surtout⁸ quand j'avais besoin de vacances ! Mais là, je sentais quelque chose de plus sérieux. Il devait être au confluent de plusieurs stratégies, de je ne sais quoi. Que se passait-il encore ? Je sentais une drôle d'impression. Oui. Comme si, effectivement, une guerre dans l'invisible se préparait, se tramait, et où, en vérité, les indécis, soit disparaissaient promptement, soit choisissaient en ce moment leur camp. Guerre et bruits de guerre ! me dis-je.

Et les jours passèrent. J'écrivis bellement ma démission. Dès la remise de l'accusé de réception, je me mis à sentir des malaises, des angoisses à la thyroïde, à faire mal. De plus en plus, je me traînais sans force. Chose curieuse, mon coeur se mettait à battre lentement, de plus en plus lentement, comme s'il allait s'arrêter. J'étouffais, mais il ne faisait pas si chaud que ça. Je ne pouvais plus rester au soleil. Je frissonnais à l'ombre. Je n'avais pourtant pas le moindre frémissement dilatatoire d'un dixième de degré de fièvre au thermomètre à mercure. Alertée, la brave Gladys, vraiment bonne pâte, me poussa jusqu'à la porte d'un cabinet médical. Le médecin fut effrayé par ma tension. Il diagnostiqua un inexplicable manque d'assimilation de sel, et une nette carence de certaines vitamines et oligo-éléments. Je me souvins alors de la remarque du Dr Nikodemos :

"Prend soin également à prendre tous les jours ce calmant, une autre phytothérapie. Il te servira également de stimulant cardiaque pendant un mois. C'est un mélange des deux, en fait, pour les cas où jamais, si je pense qu'"ils" en arrivent à ce que je crois."

Bien sûr ! Et je l'avais oublié ! La présence de ce savant médicament était sortie de ma mémoire. Pour rassurer Gladys, qui croyait à la vertu thérapeutique de la médecine classique, pour moi, dans ce cas, en quoi elle se trompait, je fis semblant d'accepter le nouveau traitement, d'ailleurs simple. A mon avis, il ne devait pas y avoir de contre-indication avec le reste (je fus renseigné sur ce point, au téléphone, par un docte représentant de la profession pharmaceutique, que je connaissais au loin). Mais je repris quand même le remède du docteur Jo. Alors, peu à

⁸srutout

peu, cela s'améliora. Sans rien dire à mes proches pour ne pas les inquiéter, j'étais passé près d'un gouffre certain.

Durant tout ce temps, je n'oubliais pas la conduite de mon second oeuvre, la voie sèche, qui bizarrement suivait les rythmes de ma vie de tous les jours. Espoir : tout allait plus vite. Cafard : tout allait lentement. Après une liturgie dominicale à l'Eglise Orthodoxe : plus d'impuretés idiotes à filtrer. Et ce genre de zut de dissolution suante et longue, soudain se faisait d'un coup, à mon retour de la paroisse. C'est que la préparation des sels est une chose em., je vous prie de le croire ! Je vous assure, que l'expression "broyer du noir", et aussi "résoudre⁹ un problème", viennent de l'alchimie ! (ouiche, je le compris bien, alors !) J'essayais aussi de rassembler le peu de textes que j'avais sur la mutation physique des adeptes. Au total, pas grand chose, bien que toutes les allusions confirmaient ce que j'avais vu dans le stade. Pourtant, je doutais encore, et voulais croire à une sorte d'hallucination, ou de projection psychique très forte, suggérant, au sens fort du terme, l'impression même de la présence physique de quelqu'un. En bon scientifique que je suis, je ne voulais prendre le cas le plus fantastique, qu'après l'épuisement des autres hypothèses, les plus "normales", disons (encore que certaines de ces hypothèses auraient fait dresser les cheveux sur la tête d'un rationaliste chauve !). Alors me vint une idée très simple, géniale, afin de faire définitivement la preuve de tout cela. Mais il fallait certaines conditions, que j'attende un temps précis du travail alchimique, général à toute la planète cette année.

Je recommençais à reprendre, et l'espoir, et ma force physique, lorsque la série des malchances reprit. Seigneur mon Dieu, que cette période fut éprouvante, quand j'y pense !

D'abord Perdro, contrairement à la promesse de Pradal, me renvoya une lettre de confirmation de démission odieuse. Certes, il n'y avait pas d'insultes, ou quoi que ce soit de mauvais, en apparence ! Mais, au traditionnel motif "pour raisons de santé", avec certificat médical à l'appui, clair, simple, net, et sans ambiguïté aucune, de la main d'un confrère de Nikodemos, où j'étais même allé de sa part, il avait saisi la mouche, en sous-entendant une "certaine" démence. Selon lui, j'étais complètement dingue, schizo quoi ! C'était toujours l'habituelle méthode

⁹ressoudre

"douce" des galles pour se débarrasser¹⁰ de quelqu'un. Mais, comme le double de mon dossier demeurerait longtemps dans un tiroir utile, vous pouvez être sûr que cette belle casserole me suivrait un moment ! En plus, il mentait effrontément, en exagérant et en jouant sur les mots : "élément perturbant sérieusement l'équilibre des autres" (sic). J'étais abattu de tant de méchanceté et de mauvaise foi !

Mais cela ne fut pas tout. Je ne reçus rien de l'argent qu'on me devait. Et je dus faire des pieds et des mains pour obtenir mon dû. D'autant que j'en étais à en avoir sérieusement besoin. En effet, l'ami protecteur de ma banque personnelle sauta, et fut muté au loin. Sur un "ordre supérieur", me dit-il au téléphone. Alors tout arriva. Ma carte bleue fut un jour définitivement avalée par le distributeur de billets. Le remplaçant de mon ami, un jeune cadre brillant, dynamique et ambitieux, un clone pourri de prétention, oui, et truffé à mort de conditionnement cybélien, a son insu d'ailleurs, me signifia ma mort civile. Je veux dire, confiscation de chéquier, suspension de compte, et tout, et tout. Comment pouvais-je vivre dans ces conditions ? Même si je retrouvais un emploi, ou un stage, je ne pouvais plus recevoir d'argent sans compte. Tout marche par chéquier, et plus encore par carte magnétique, dans l'inférieur système actuel. D'une manière déguisée, c'était l'équivalent d'une condamnation à la suppression de droits civiques, ou commerciaux simples. L'équivalent d'un emprisonnement. Et il n'y avait pas de loi qui contraignait cela. Cela ne concernait pas les pauvres bougres, non, et encore ! Mais, voyez-vous, pour les employés et les cadres supérieurs d'âge mûr, sensés toujours retrouver facilement une place dans la société, rien n'avait été prévu. De fait, l'insidieux système cybélien avait réussi bellement son implantation. On n'avait pas encore inventé la miséricordieuse carte bancaire magnétique des RMistes, banque les PTT, qu'on allait acheter comme les timbres avec des espèces à la poste, ou sur présentation d'un mandat-carte spécial prévu à cet effet. Cette carte tire des billets, ou remplit automatiquement une facture, comme les cartes "normales". Je songeais¹¹ alors amèrement au "signe de la Bête" du livre de l'Apocalypse :

"Elle fait que tous, les petits et les grands, les riches et les pauvres, les hommes libres et les esclaves, reçoivent une marque sur la main droite ou sur le front, et que nul ne puisse acheter ni vendre sans avoir la

¹⁰débarrasser

¹¹songait

marque, le nom de la bête ou le chiffre de son nom." (Ap ch 13 v 16 et 17).

Mais Jean de Patmos avait du, sauf son respect, avoir le troisième oeil très légèrement bouché quand il écrivit cela, car il n'avait pas vu, caché derrière "la Bête", l'ordinateur banquaire génial et dévoué, à moins que cette "Bête" là ne soit, en définitive, le système araignée-informatique mondial. Affirmatif, c'est peut-être la seconde "Bête" de la vision, celle qui "exerce le pouvoir de la première en sa présence et fait que la terre et ses habitants se prosternent devant la première Bête, dont la blessure mortelle a été guérie." (Ap ch 13 v 12).

En fait de "Bête Immonde", je savais maintenant, à ma cuisante douleur, où elle se trouvait réellement aujourd'hui cachée, et où pouvait se trouver une "certaine" partie de ses¹² serviteurs. On me le faisait si bien savoir ! Heureusement, merci les Anges, le montant, tout soldé, de mon allocation de stage compensa pratiquement tout le découvert à ma banque. Cependant, ma bonne volonté ne suffit pas, en haut lieu. On me dit même, charitablement ("clone" dixit) : "Nous gardons un bras suspendu sur ce compte pour l'instant. Notre patience sera à la mesure de votre future bonne conduite." (sic).

Comme avait si bien dit Pradal, l'autre jour : "tu n'a plus de crédit confiance" (chez les cybéliens). Et je continuais à vaquer, désormais sans ressources. Heureusement que ma famille et mes amis me soutenaient, à la fois pécuniairement et moralement !

Mais, de par la Liturgie, je montais toujours vers Jérusalem, de jour en jour, "pour préparer la Pâque, la Pâque du Seigneur", comme le disait si bien le chant de l'Eglise Orthodoxe. Plus que jamais je priais, je m'attachais "aux cornes de l'Autel" et, obstiné, je poursuivais mon oeuvre alchimique, contre vents et marées, ou tremblements de terre.

Un soir de grand désespoir, je pris les informations locales avant le repas du soir où Gladys, de plus en plus inquiète, ne savait plus que faire pour me redonner le moral. Je pris les informations de la télévision en cours de route. Le journaliste disait de sa voix¹³ neutre :

¹²dés

¹³voie

" ...a arrêté un jeune homme (image d'un jeune gitan que je reconnus). Il a décidé de passer aux aveux spontanés. Selon les éléments transmis par son homologue, le commissaire Beauflair de la ville de zzz, le commissaire x a pu, ces jours-ci, remonter toute la filière. Le juge xxx a alors mené discrètement l'enquête en collaboration avec les autorités régionales de la police, pour aboutir, ce jour, à une procédure de flagrant délit. Le coup de filet a été important, et surprenant. On a appréhendé un certain Mordreau Antoine (image photo). Il serait à la tête d'un important trafic d'héroïne. Il se dissimulait sous une couverture de technicien de laboratoire, dans un centre de stages dépendant de la chambre de commerce de xxx. C'est depuis cet organisme que, sous son apparence de "père tranquille", il avait tissé un important réseau de trafiquants. Plusieurs parents d'élèves de l'IUT voisin s'inquiètent et ont déjà porté plainte, suite, probablement, à quelques rumeurs persistantes dans le milieu étudiant. (on vit alors quelques déclarations fracassantes de jeunes, où je reconnus, au fond de l'image, les bâtiments modernes de l'IUT et de l'Ecole).

Le directeur du centre de formation, Mr Perdro, a été mis en garde à vue. Mais, malgré les protestations de quelques syndicats d'enseignants et des associations de parents d'élèves, il semble que, pour l'instant, le juge zzz hésite à tenir compte de toutes ces rumeurs. Pourtant, certains étudiants auraient fait des déclarations accablantes auprès de nos confrères de la presse écrite. Voici la déclaration de Mr Perdro, qui nous fut faite lors de sa remise en liberté, après avoir passé une nuit au commissariat. (suit une déclaration bafouillante du Perdro défait, les traits tirés, et aux abois, manifestement).

(plan sur l'Ecole vue de loin) L'enquête continue et devrait aboutir. Cependant, la piste pourrait bien s'arrêter là, selon ce que, peut-être, le commissaire Beauflair laisserait entendre (image photo). Affaire à suivre donc ."

Tandis que le visage du présentateur revenait à l'écran, je me sentais abasourdi. Gladys venait de sortir de sa cuisine et écoutait, d'ailleurs aussi stupéfaite que moi. Suivit alors un autre reportage. On voyait un gros semi-remorque effondré sur le bord de l'autoroute, avec, autour, une escouade de gendarmerie, fusil-mitrailleur au poing. le commentaire disait :

"Une étrange affaire sur l'autoroute, non loin de Montpellier. Un routier fou aurait forcé le conducteur de cet important camion à faire la culbute, sur le bord de la voie d'urgence. Pourtant, à une heure où le trafic de gros transports internationaux est important, personne n'a apparemment vu quoi que ce soit. Un coup de téléphone anonyme a alerté la gendarmerie de l'autoroute. C'est ainsi qu'on a constaté que le contenu du véhicule n'était pas aussi innocent que voulait le faire croire cette bâche. (suit un cliché sur le capitaine de la maréchaussée responsable du coup de main, tandis que la voix continuait). Il s'agit d'une des plus grosses prises d'armes sur notre territoire depuis des mois. (suit un tableau éloquent de la dépouille). De source confidentielle, selon un haut fonctionnaire du ministère de l'Intérieur, tout indiquerait une action en intelligence avec des groupes intégristes en provenance de l'étranger. Le chauffeur est passé rapidement aux aveux, car il avait imprudemment laissé une liste d'adresses dans sa boîte à gants. Celui-ci nie toute l'affaire et parle de machination, je cite : "Cela a été mis là par quelqu'un d'autre. J'ignore ni quand ni où". Certaines de ces adresses, dit-on, concerneraient notre région. D'autre part, en fouillant de fond en comble le véhicule, on a ainsi retrouvé une assez grosse cache, mais vide, destinée sans doute à de la drogue, ou peut-être au passage en fraude de terroristes. La coïncidence avec l'affaire du centre de formation de la ville de xxx proche est troublante, mais on nous a affirmé que les deux incidents ne sont absolument pas liés. Là aussi, l'affaire reste à suivre."

En éteignant le poste, je lus la peur, dans le regard de ma soeur. Mais, tout en lui rappelant ma démission du stage, et ma déjà ancienne exclusion volontaire de toutes ces magouilles, j'essayai de la calmer.

"Tu l'as échappé belle, fit-elle. Mais je reste quand même inquiète !"

Il fallut attendre longtemps avant de la rasséréner, ainsi que, d'ailleurs, Gaëlle et ma mère, qui téléphonèrent de suite après les informations, nationales cette fois. J'eus du mal à me coucher, et les jours suivants aussi, mais apparemment tout rentra dans l'ordre, bien qu'il faille le croire, sans aucun doute, la police continuait, dans l'ombre, à remonter les filières. Pourtant, Perdro reprit son activité, malgré la manif de parents d'élèves et d'étudiants, un jour, devant l'Ecole, et il était toujours en liberté, selon les dires de la presse.

Au bout de trois jours, j'oubliai un peu toute cette histoire. Comme si le temps avait obtenu un soulagement de la part du ciel, le soleil fit de plus en plus sa réapparition¹⁴. Malgré la fraîcheur, le temps tourna de plus en plus au printemps. Les arbres des jardins étaient en fleur, et je repris mes ballades au centre de la ville, me consolant ainsi de toutes mes misères.

Nous étions le vendredi soir avant le dimanche des Rameaux. Il faisait, cette fois, chaud le soir, nettement, et le jour avait bien rallongé. J'avais repéré un aimable troquet, installé dans une grande salle voûtée en gothique. La clientèle était étudiante, sympathique. Je finis par lier avec le serveur, le patron aussi. De temps en temps, on y donnait des concerts de rock. Ce soir là, une de ces soirées animées devait démarrer un peu plus tard. Mais j'entrai bien avant, aux environs de l'heure du repas, pour prendre un certain cocktail apéritif aux olives qui avait fait la réputation du lieu. Je rêvassais au comptoir lorsque j'entendis, venant de derrière :

"Hello Gilles, c'est nous, comment va ?"

Je reconnus la voix de l'adepte Jacques. Le groupe des neuf au grand complet était¹⁵ assis dans des fauteuils ou des tabourets, autour d'une petite table basse toute ronde. Je pris mon verre, et après les "bizous" fraternels habituels, j'entrai dans le cercle. Cela pétillait de fraîcheur. Entraîné par l'ambiance, je me mis à rire franchement, moi aussi. Des clients entraient, consommaient, repartaient presque aussitôt, testaient la vertu du fameux apéritif aux olives. Une grande main passa au-dessus de moi, avec, à une manche de veston, la chemise à l'élégant bouton doré.

"Salut, Jo !" entendis-je, de la bouche bien faite de la blonde Agnès. Je me retournai. Effectivement, c'était bien le docteur Nikodemos. Tout en lui serrant la main, j'allais lui demander une explication, à mon étonnement de le voir là. Mais il s'échappa prestement :

"Tout doux, Gilles, pas tout de suite, on verra ça plus tard ! Je dois joindre d'urgence ma clinique. Il y a deux cas nouveaux. J'espère les

¹⁴réapparition

¹⁵état

recupérer, mais ce sera difficile. Je dois y aller. Mais toi, continue comme ça. Ton état s'améliore nettement !"

Il m'adressa un clin d'oeil malicieux, puis :

"N'oublie pas ce que je t'ai demandé, quand ce sera fini !"

Et il sortit.

Je me retournai vers le groupe où je voulus demander ce que je n'avais pas pu obtenir du psy. Mais eux, souriaient tous, mystérieusement. Jacques, tout en triturant sa boucle d'oreille, me fit signe, de la tête, de regarder derrière. Le patron venait d'allumer la télé. C'étaient les infos régionales. Evidemment, nous prîmes le train en marche :

" ...encore du nouveau dans l'affaire du centre de formation de la chambre de commerce de la ville xxx. Suite, sans doute, à l'agitation due au récent scandale de la drogue, c'est, une fois encore, l'Ecole de Mr Perdro qui est touchée. Lors d'un stage en cours, où apparemment les étudiants étaient menés à la dure, une série d'événements dramatiques vient d'avoir lieu. Une jeune stagiaire, dans un brusque accès de folie, a provoqué un incendie la nuit dernière, avec la complicité de deux autres jeunes gens. Les dégâts sont considérables, comme vous pouvez le voir sur ces images. Tout est pratiquement détruit (gros plan sur l'Ecole en ruine), sauf la grande salle de conférence (suit l'image de la fameuse salle, les murs noircis). La jeune fille (photo d'Emilie) a tenté ensuite de mettre fin à ses jours. Elle a été transportée à l'hôpital de xxx, où elle vient d'être interrogée par la police. Bien qu'elle soit maintenant hors de danger, ses propos, selon nos sources, restent assez incohérents. Ses deux complices, deux autres jeunes stagiaires (photos de Carole et d'Ernest), ont été trouvés sur les lieux, eux aussi dans un état de délire impressionnant. Mais ils ont été rapidement internés dans une clinique psychiatrique de la région, dont le nom ne nous a pas été communiqué. Nous avons vainement tenté d'interviewer Mrs Perdro et Mattizzi, les responsables de ce stage. Seul mr x, le président de la Chambre de Commerce locale, présent sur les lieux, a bien voulu nous dire quelques mots. (suit une interview du responsable, assez ennuyé d'ailleurs, disant qu'il avait porté plainte, et qu'il souhaitait à l'avenir "toute la lumière sur cette affaire")

Puis je me retournai, car le patron venait de baisser nettement le son, maintenant que passait la suite des informations régionales, toute consacrée aux commentaires de la remise de donne politique, suite aux élections régionales du précédent week-end.

"Alors, me dit le "jeune" adepte Jacques, ça commence à bien sentir le camphre, hein ! Et c'est pas fini. Il faut que cette histoire aille à son terme !"

Je lui demandai alors :

"Mais comment vous faites ça ? C'est pourtant apparemment hors de votre portée ?"

"Oh, les Anges de Justice y sont pour beaucoup. Nous, on se contente de mettre les événements et les gens en rapport avec le but cherché. Nous avons une entière liberté. Malgré tout, nous respectons scrupuleusement la volonté d'En-Haut."

"Oui, me dit une autre des jeunes adepte du nom de Myriam, superbe, au physique et à la chevelure abondante de ces actrices jouant "Carmen", nous avons bien essayé d'intercéder pour que tout n'aille pas pour le pire. Grande était la colère de Michel !" Je sus qu'elle parlait de l'archange Mikael.

Soudain, tandis qu'elle continuait ses explications et qu'elle agitait les mains (on entendait le bruit agréable de ses bracelets¹⁶), une idée idiote me revint, celle de la fameuse preuve dont j'ai parlé. Je pris un briquet de ma poche, l'allumai, et,... Et, paf ! Je reçus une superbe baffe de l'adepte Myriam, sur ma figure d'apprenti alchimiste.

"Ca va pas, non ? Tu as bien essayé de me brûler le bras ! Regarde, c'est tout rose ! Une fois en quatre siècles, ça suffit !"

Je vis soudain, dans son regard, noir et brillant de colère, une vieille, très vieille dame, attachée à un ancien bûcher, et qui lui ressemblait. Alors, tandis que seuls les neuf observaient la scène, je vis son visage changer, celui de chair, et non pas ma vision. Il ressemblait maintenant à celui de la vieille noble dame du passé. Elle était voûtée, tout comme elle. Puis tout revint comme avant. La Vieille dame, l'adepte

¹⁶bracelets

du XVIème siècle, redevint la belle et fringante étudiante du XXème finissant¹⁷. Mais elle fronçait¹⁸ toujours les sourcils¹⁹, avec une drôle de moue boudeuse, la main à nouveau en l'air et menaçante. Les autres me regardaient, amusés. Je rougis jusqu'à l'os. Tous se marrèrent, et furent pliés de rire.

"On voit bien Gilles en exécuter des basses oeuvres ! me dit Guilhem, sans pitié pour ma honte, riant de plus belle. Toujours un boute en train, celui-là !"

Myriam finit par rire elle aussi.

"Bon, ça va pour cette fois ! C'est que j'ai eu tant de mal à la reconstituer, cette peau là ! Alors, tu vas me faire le plaisir d'appliquer tes talents d'adepte du premier niveau !". Et elle me montra, mi amusée, mi boudeuse encore, la zone rosâtre incriminée, tout en la tapotant d'un ongle autoritaire autant que magnifiquement nacré.

Et gêné, très gêné, je dus faire quelques passes de mes mains sur le poignet de la belle jeune fille. Le bouquet, ce fut lorsque le serveur passa ramasser les verres vides :

"Holà ! dit-il ironique. Ca sent le soufre, tout ça ! Si on y mettait une allumette ?"

(grr). Je ris pourtant de bon coeur ! Puis je les questionnai encore :

"Mais quel âge avez vous réellement ?", et Jacques de me répondre :

"En moyenne, nous avons tous un siècle d'écart. Nous sommes ceux des adeptes de "lou Clapas" (la collinette, nom familier de Montpellier pour ses habitants, comme "Paname" avec Paris.) qui ont voulu rester ici, depuis la fondation de la ville. Si Dieu veut, tu seras peut-être un jour définitivement un des nôtres. C'est nous qui avons écrit, au fur et à mesure, le vieux bouquin que tu possèdes maintenant, mais c'est Guilhem qui l'a entamé."

¹⁷finisant

¹⁸fronçait

¹⁹sourcils

Et il fit à l'autre le lever de bras du champion de boxe, tandis que ce dernier acquiesçait, d'une mimique faussement embarrassée et impatiente.

"Et moi, dit Agnès, j'ai mis la couverture de métal pour le protéger !"

J'étais encore scié à la base, en pensant à la bouteille entière de whisky, et à la grosse pile de B.D. qui m'attendraient d'office à la maison, pour me remettre de toute cette aventure.

Le cadre ancien du café, l'animation étudiante, et la musique de country américain qui passait en ce moment, me semblaient vraiment irréels. A cet instant, j'étais hors du monde et comme abasourdi. Ma pensée dériva alors vers tout ce que la ville avait connu d'historique et d'alchimique. Je voulus en savoir plus sur Rabelais, Jacques Coeur et Nostradamus. Au quotidien, quoi ! J'avais des témoins de première main sur ces célèbres montpelliérains. Je n'allais pas me priver ! J'allais poser toute une batterie de questions, lorsque, amusé, l'adepte Jacques me sourit et me fit signe de me taire, avec le doigt sur la bouche. Il tourna et retourna, amusé, la tête, d'une manière très drôle. Heureusement, il était dans un recoin, et personne à part nous ne pouvait le voir. Puis il ferma les yeux. Alors, toujours en fondu-enchaîné, je vis, en trois secondes, apparaître un homme de cinquante ans en habit XVIIIème, la perruque poudrée. Tous les détails étaient²⁰ soignés, même le léger fard blanc au visage, et la fameuse mouche de soie. Il rouvrit les yeux, toujours dans cet accoutrement. Les autres applaudirent.

"Bravo ! me dit Amalric, c'est très difficile pour lui de faire ça, avec les habits. C'est la première fois qu'il le refait depuis deux ans !"

Il leva la main. Et soudain, en la redescendant, je vis qu'elle tenait, cette main, une belle canne, fine, au joli pommeau ancien. Les applaudissement redoublèrent :

"Tu fais des progrès !" lança Myriam.

"Chut, on va venir !" me dit le noble mr Jacques de ccc, du Parlement des Etats du Languedoc, avec une voix d'un timbre que je ne lui connaissais pas, et un tic curieux de la main, assez surrané (je sus immédiatement

²⁰étainet

d'Amalric, très fier, que tel était son titre autrefois). Puis il reprit, quand l'autre finit sa présentation, s'adressant à tous :

"Je l'aime bien, ce Gilles !". tous rirent à nouveau.

Je me sentais encore le malheureux troisième de la plaisanterie.

"Regarde pourquoi", me fit il charitablement à cet instant, en devinant ma pensée. Soudain, sans l'observer, je compris, les images venant de tous les neuf étaient trop fortes pour que je doute un seul instant :

C'était le concepteur du fameux jardin que j'aimais tant !

(Eh hop ! une autre²¹ bouteille de whisky en prévision, et une double pile de B.D, s'il vous plaît ! me dis-je en avalant ma salive).

Tandis que, curieusement, il tapotait son menton avec le pommeau d'argent de sa canne, je le regardai droit dans les yeux. Je vis tout d'une époque : des fêtes, un travail voulu silencieux, sa plume d'oie à la main ses enfants sur les genoux, sa femme et sa drôle de cuisinière, ses conseils au jardinier, un matin en avril... Le tout dans ce même cadre que j'avais l'habitude d'arpenter, mais légèrement différent, et plus neuf. Plus beau aussi. Les arbres étaient moins grands, mais les griffones de pierre, et toutes les vasques aussi, ne portaient aucun défaut, encore aucune injure du temps. Il se marrait, quand je vis sa tête le jour où il fut noirci entièrement par l'explosion d'une poudre, trop sollicitée à la chaleur du creuset, de son creuset. Oui, j'avais bien affaire à monsieur le chevalier Jacques de ccc ! Pas de doutes !

Tous rirent encore franchement. Mais il fit taire tout le monde. A nouveau, il referma les yeux, après avoir fait disparaître sa canne. Il plissait vraiment le front, tandis que la perruque se levait un peu, lorsqu'il recommença l'opération dans l'ordre inverse. Au bout de trois secondes, j'eus à nouveau devant moi mon pote Jacques, aux cheveux fous et à la boucle d'or ironique.

Je croyais avoir atteint ici l'abîme d'étonnement, lorsque Amalric, d'un geste d'invite pressant de Jacques, comme pour une surprise, et lui rappeler quelque chose, me prit l'épaule, et me dit avec l'accent de la région :

²¹ autrer

"Alors, Gilles, qu'est ce que ça fait de voir, en chair et en os, ton ancêtre ?"

Et il m'écrivit, avec une plume de stylo, le début de "la Table d'Emeraude", de l'écriture gothique que je lui connaissais, d'après le livre à ma disposition et les cartulaires anciens de Carcassonne.

Avant que je ne béguyasse²² quelque chose, le patron vint, gêné, pour s'excuser. Nous devions partir, car bientôt le concert allait commencer, et il s'agissait d'enlever déjà toutes les tables. Nous sortîmes tous, moi le dernier, et pensif, on s'en doute. (non sans avoir eu droit à une vibrante tape sur le dos²³ du nommé Jacques). Une bande de jeunes, assez éméchés déjà, vu l'heure, prirent notre groupe à partie dehors, pour faire une farandole. Quelques uns d'entre nous s'y prêtèrent. Puis, après des rires et des rires, on se sépara. Ce fut dur dur pour moi, je l'avoue, cette séparation. Je rentrai quasiment en état d'ivresse à la maison, après avoir tenu à assister à la boum d'enfer, qui eut lieu au troquet ce soir là. Sans les neuf "jeunes" évidemment. Pourtant²⁴ en rentrant, vous savez, il y avait toujours mon tas de B.D. et mon whisky qui m'attendaient !

²²béguaillé

²³dot

²⁴Portant